

Jean Pierre MOMCILOVIC

LA LOI DU BOOMERANG

Roman

LA LOI DU BOOMERANG

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6720-8

© Jean Pierre MOMCILOVIC

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

LA LOI DU BOOMERANG

***« Je rêve de devenir un boomerang.
Un type qu'on lance et qui vous revient dans la
gueule. »***

Frédéric Beigbeder
L'Égoïste Romantique (2005)

LA LOI DU BOOMERANG

Avant propos

Dimanche 15 août 2021

Je m'appelle Jean-François Doumer, Jeff pour les collègues, et je suis brigadier chef au commissariat de police de Montluçon. Du moins, je l'étais encore le mois dernier, mois qui fut celui de mon départ « pour une retraite bien méritée ! »

Content d'être parti ? Je ne sais pas. En fait, je ne pense pas. Même si les choses sont encore trop récentes, et les derniers événements encore trop présents, pour que j'aie eu le temps de prendre du recul.

Bien sûr, j'en avais un peu marre de courir toujours derrière les mêmes ; j'en avais un peu marre de voir ceux que nous avions eu parfois beaucoup de mal à coincer jouer de nouveau les caïds quelques jours plus tard, au milieu des jeunes de leur quartier qui les prenaient pour des héros, parce qu'une fois encore ils avaient été remis en liberté en attendant un lointain jugement.

Mais le mot le plus juste pour qualifier ce que je ressens est « nostalgie ».

LA LOI DU BOOMERANG

Parce que l'on ne sort pas de plus de trente-cinq ans de police sans que toutes ces années remontent à la surface comme des bulles, avec leurs lots de joies et de déceptions. Il y a bien sûr les bulles s'échappant de l'or transparent d'un champagne lorsque nous avons résolu une affaire, mais il y a bien plus souvent les bulles fétides éclatant à la surface du marigot dans lequel nous avons souvent l'impression de nous engluier.

Et derrière la nostalgie, il y a parfois la peine, mais surtout la colère, quand revient en mémoire le souvenir d'un collègue qui a été pris pour cible. Parce que, contrairement aux petits malfrats, lui ne reviendra pas parmi les siens quelques jours plus tard.

Non, ces trente-cinq années ne glissent pas sur nous comme l'eau sur les plumes d'un canard, pour employer l'expression consacrée. Elles laissent des traces. De méchantes traces parfois, et des images que l'on ne parvient pas à oublier.

Souvent, au cours de longues nuits sans sommeil, revient le souvenir de victimes désemparées, dont le regard n'exprime que l'incompréhension, dont les lèvres tremblantes ne parviennent pas à exprimer le moindre mot, et auxquelles, pourtant, nous devons froidement poser des questions, parce que les premiers jours d'une enquête, les premières heures même, sont les plus importants. Revient aussi le souvenir de sordides canailles, sans morale ni remords, qui continuent à nous narguer même lorsque nous avons assez de billes pour les envoyer dix fois au trou. Le souvenir aussi d'inconscients qui ne se sont même pas rendu compte du mal qu'ils avaient pu faire. Je pense surtout à un type complètement ivre que j'ai extrait de sa voiture dans laquelle il s'endormait, et à qui j'ai sûrement évité d'être

LA LOI DU BOOMERANG

lynché, alors que le corps de sa victime, une gamine de six ans, se vidait de son sang au milieu du passage pour piétons.

Mais le pire d'entre tous ces souvenirs, et celui là je n'ai jamais pu l'effacer, est d'avoir eu un jour le sentiment de m'être trompé. Parce que cette erreur a conduit à la condamnation d'un innocent. Ce souvenir, je le traîne depuis cinq ans, et il me hante encore.

J'ai cru que l'alcool parviendrait à le faire disparaître. Et même si après toutes ces années j'ai, je l'espère, réussi à me défaire définitivement de la bouteille, la tache est toujours là. Et tant mieux peut-être, parce que si elle avait disparu, si je ne l'avais pas eue quotidiennement devant les yeux, je ne sais pas si je serais parvenu, enfin, si longtemps après, à découvrir la vérité et à coincer le véritable coupable.

Depuis la fin de cette histoire commencée il y a plus de onze ans, la pression est complètement retombée, mais pas le remords. Parce que je n'oublie pas cet innocent mort en prison. C'est vrai qu'il avait tout avoué, c'est vrai que les preuves contre lui étaient implacables. Mais c'est vrai aussi que tous, policiers, magistrats, jurés, journalistes, nous nous sommes contentés de ces preuves tellement évidentes qui ont été pour nous comme des œillères.

Alors, maintenant que tout est fini et que je redoute les jours de désœuvrement qui m'attendent, pour essayer de ne pas faire une nouvelle fois de l'alcool ma seule compagne comme elle l'a été pendant trop longtemps, j'ai décidé de raconter cette histoire ; l'histoire de cette tragique erreur. Erreur certes partagée, et dont personne ne peut être accusé quand on repasse le film depuis le début, mais dont le poids, je le répète, me hante encore.

Bien sûr, si je ne vous racontais que ce que j'ai vécu, cette affaire serait totalement incompréhensible. Je vais

LA LOI DU BOOMERANG

donc, sur la base de ce que m'en ont dit mes collègues, à partir des souvenirs des témoins et bien sûr des aveux du meurtrier, ajouter au récit de mes souvenirs les chapitres auxquels je n'ai pas participé. Je m'efforcerai de le faire au plus près de la réalité en rendant fidèlement compte de ce qu'ils m'ont raconté et en essayant d'intégrer au mieux leur action dans mes propres souvenirs.

Mais je ne suis qu'un petit flic. Un bon flic ont dit certains. Par contre, je ne suis pas un écrivain, je ne vais donc pas faire de littérature. Non ; j'ai simplement besoin que l'on sache que c'est arrivé. Dans le fond, au travers de ces quelques pages, je cherche peut-être tout simplement à exorciser les démons qui me bouffent depuis tant d'années.

Tout a commencé il y a plus de onze ans, en février 2010.

PROLOGUE 1

reconstitué à partir des aveux obtenus en 2021.

Février 2010

La ville était déserte. Aucun passant n'avait résisté à la morsure du froid et dès la tombée de la nuit les rues avaient commencé à se vider. Les phares des rares voitures circulant encore arrachaient parfois un éclat lumineux à la glace ou à la neige pilée qui, ça et là, stagnaient dans les caniveaux. Une à une, les lumières éclairant les immeubles de bureaux disparaissaient, plongeant les rues dans une obscurité glaciale percée seulement par les halos jaunâtres des lampadaires.

Le thermomètre situé au milieu de la croix verte de la pharmacie occupant l'angle de la rue marquait -15°, et encore ne tenait-il pas compte de la sensation provoquée par le vent.

Les deux mains gantées posées sur le volant, l'homme attendait que le feu passe au vert. Il mit son clignotant à droite, avança jusqu'à la rue suivante et quitta le boulevard de Courtais. L'unique voiture qui le suivait continua tout droit. Après avoir parcouru quelques dizaines de mètres à faible vitesse, il mit son clignotant à gauche et regarda dans son rétroviseur. Voyant qu'il était seul, il

LA LOI DU BOOMERANG

éteignit ses phares et c'est tous feux éteints qu'il tourna pour s'engager au ralenti dans la rue à sens unique, étroite et mal éclairée, qui s'ouvrait à l'arrière de l'immeuble formant l'angle des deux voies.

Il parcourut encore quelques mètres et se gara sur sa gauche, suffisamment loin derrière la dernière des trois voitures alignées le long du trottoir pour pouvoir redémarrer sans avoir à manœuvrer. La circulation était tellement faible qu'il faudrait une extraordinaire malchance pour qu'un conducteur ait l'idée de s'insérer dans l'espace, malgré tout réduit. Il avait également vérifié avant de s'arrêter qu'il était aussi suffisamment éloigné du carrefour pour que sa voiture ne puisse pas être vue de la rue perpendiculaire, de laquelle il venait de déboucher. Il se pencha en avant et leva la tête. Seules quelques fenêtres des premier et second étages étaient encore éclairées. Il coupa le moteur, releva le col de son pardessus, resserra l'écharpe enroulée autour de son cou en la remontant jusqu'à sa bouche, abaissa sur ses yeux la visière de sa casquette, s'enfonça dans son siège, le dos plaqué contre le dossier, et attendit, les mains posées sur le bas du volant.

Le silence était total. La ville semblait paralysée par le froid.

Dans l'étroit espace séparant les deux rangées d'immeubles, au dessus de la voiture, quelques étoiles brillaient suffisamment fort dans le ciel noir pour que leur lumière traverse l'écran lumineux des lampadaires dont, pour des raisons d'économies, la ville avait décidé d'en éteindre un sur deux. Ils projetaient sur le sol des taches blafardes dans lesquelles s'étendaient leurs propres ombres.

L'homme était certain qu'il ne risquait pas de rencontrer de promeneurs ; mais si malgré tout quelque passant empruntait le trottoir, il serait suffisamment pressé

LA LOI DU BOOMERANG

pour ne pas se préoccuper de son environnement et il n'y avait pratiquement aucun risque qu'il prête la moindre attention aux véhicules stationnés. Et puis qui pourrait imaginer que quelqu'un était assez fou pour attendre dans une voiture glaciale ? Précaution supplémentaire, il s'était garé près d'un des lampadaires éteints et il aurait fallu passer très près et se baisser pour le remarquer.

L'homme releva légèrement la manche gauche de son pardessus pour regarder l'heure, la pendule du tableau de bord ayant rendu l'âme depuis longtemps. Il était un peu moins de vingt et une heures. Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis un carré lumineux se dessina soudain sur l'imposte vitrée située au dessus de la porte ouvrant sur l'arrière de l'immeuble. Cette porte métallique permettait d'entrer et de sortir après dix-neuf heures, lorsque le hall d'entrée, situé dans la rue parallèle, était fermé. L'homme, enfoncé dans son siège, leva les yeux et vit que, à l'exception de celles éclairant l'escalier, toutes les lumières avaient disparu des fenêtres des premier et second étages.

Il se tassa un peu plus sur son siège pour se rendre le moins visible possible. La porte s'ouvrit. Deux femmes, dont seuls les yeux étaient découverts entre le bonnet et le cache-col, sortirent de l'immeuble. La dernière tira la porte derrière elle, vérifia qu'elle était bien verrouillée, fit un petit signe de la main à sa compagne qui l'attendait le long du mur et, traversant la rue, reprit sa marche dans la direction de l'homme, mais sur l'autre trottoir. La seconde femme partit de l'autre côté d'un pas pressé et tourna à droite au carrefour suivant. Aucune des deux n'avait jeté le moindre regard dans sa direction. L'homme regarda dans son rétroviseur latéral droit, après avoir essuyé une partie de la buée qui s'était formée sur sa vitre. La femme poursuivait son chemin d'un pas rapide. Elle traversa le carrefour après avoir marqué un

LA LOI DU BOOMERANG

léger temps d'arrêt et, regardant droit devant elle, se dirigea vers une Clio stationnée un peu plus loin. Elle sembla éprouver quelques difficultés pour déverrouiller la portière. Peut-être la serrure était-elle gelée ? Elle y parvint enfin, ouvrit, et s'engouffra dans la voiture. Le moteur eut plusieurs hoquets avant de se décider à tourner. Elle resta immobile quelques instants encore puis, après avoir allumé ses phares mais sans mettre son clignotant, la femme quitta le bord du trottoir et s'engagea dans la rue sur sa gauche.

L'homme regarda les feux arrière de la voiture jusqu'à leur disparition derrière l'angle d'un immeuble. Il attendit encore quelques instants, posa sa casquette sur le siège passager, puis ouvrit sa portière, ayant la certitude que la rue était déserte. Il fut aussitôt saisi par le froid de plus en plus intense et qui était encore accentué par le vent qui s'engouffrait dans la rue étroite. Une fois sur le trottoir, il jeta un rapide regard circulaire puis referma sa portière sans la claquer. Il s'apprêtait à glisser la clef dans la serrure pour la verrouiller, puis se ravisa, craignant que le gel ne lui permette plus de l'ouvrir. Compte tenu de l'âge et de l'état de la voiture, le risque de vol lui parut inexistant.

Il se dirigea rapidement vers la porte par laquelle venaient de sortir les deux femmes. Sans poser ses gants, il pianota le code d'accès sur le clavier fixé à gauche de l'entrée, entendit presque immédiatement le léger claquement lui indiquant que la serrure était déverrouillée, poussa le battant, et entra. Comme il venait de le faire avec la portière de sa voiture, il accompagna la fermeture de la porte, s'assurant qu'elle ne faisait aucun bruit en se verrouillant, puis il resta immobile, guettant le moindre son.

Il se trouvait dans un couloir faiblement éclairé par la seule lueur des lampadaires. Il avança dans la pénombre et ouvrit avec précautions la porte située à droite, tout près de

LA LOI DU BOOMERANG

l'entrée, juste avant celle de l'ascenseur. Il se retrouva dans la cage de l'escalier dont il balaya les marches avec le faisceau de la lampe torche qu'il venait de sortir de la poche de son pardessus, et grimpa lentement jusqu'au second étage. Il éteignit sa lampe, la glissa dans sa poche, puis ouvrit la porte sous laquelle passait un faible rai de lumière. Le couloir dans lequel il déboucha était vide et tellement peu éclairé par la faible lumière venant de la rue qu'il dut de nouveau utiliser sa lampe torche. Il referma la porte derrière lui en faisant attention cette fois encore à faire le moins de bruit possible, puis partit vers la droite.

Son pas assuré montrait qu'il connaissait parfaitement les lieux.

Il s'arrêta devant une porte sur laquelle une plaque de cuivre indiquait :

« Marie-Noëlle VIDAL, Avocat. Sonnez et entrez ».

L'homme rabaissa le col de son pardessus, desserra son écharpe, prit une clef dans sa poche et l'introduisit dans la serrure. Après avoir ouvert, il ferma derrière lui et pénétra dans un petit hall d'accueil seulement éclairé par la lumière venant de la rue. Il passa derrière le bureau habituellement occupé par la standardiste-réceptionniste, frappa deux coups brefs contre la porte la plus proche et, sans attendre de réponse, entra dans une vaste pièce. Il referma derrière lui.

– Ah, c'est toi !

Une femme, assise derrière un bureau Empire surchargé de piles de documents, leva à peine les yeux au dessus du dossier qu'elle était en train d'étudier, et sur lequel elle reposa aussitôt son regard. L'homme défit le nœud de

LA LOI DU BOOMERANG

son écharpe et ouvrit les boutons de son pardessus, mais il ne quitta pas ses gants.

– J’aurais besoin d’une photocopie, dit-il en sortant de la poche intérieure de sa veste une feuille blanche pliée en quatre.

– Tu sais te servir de la bécane, fais comme chez toi. Il faut que je termine un mémoire, je ne peux pas m’en occuper.

Plongée dans ses dossiers, la femme avait répondu sans même lever la tête. L’homme passa derrière elle et s’approcha de la photocopieuse qui occupait l’espace entre deux bibliothèques, derrière le bureau. Il souleva le volet de sa main gauche toujours gantée avant de déposer sur la vitre la feuille dépliée, le referma et se retourna lentement vers la femme après avoir appuyé sur le bouton commandant la copie.

Brusquement, au moment où un ronflement sourd indiquait que la machine venait de se mettre en route, il plongeait sa main droite dans la poche de son pardessus. Il la ressortit aussitôt, prolongée par un revolver muni d’un silencieux. D’un geste rapide, il posa le canon de l’arme contre la tempe de la femme toujours absorbée par sa lecture et tira. Sous la violence de l’impact, la tête fut violemment projetée vers la gauche tandis qu’un geyser de sang jaillissait de l’orifice aux bords noircis creusé par l’entrée de la balle. Le corps fut saisi de quelques tremblements désordonnés. La main droite s’ouvrit, lâcha le stylo qu’elle tenait, glissa lentement sur le bureau, puis tomba le long de l’accoudoir droit du fauteuil tandis que le corps s’affaissait vers la gauche en pivotant légèrement. Après avoir roulé, le stylo tomba sur la flaque rouge qui se formait sur le tapis.

LA LOI DU BOOMERANG

Le sang jaillissant par à coups de la blessure à chaque pulsation éclaboussa les dossiers posés sur le bureau.

Dans la fraction de seconde suivant la détonation, l'homme s'était rejeté en arrière tout en levant les bras, évitant le jet de sang. Il attendit quelques secondes, vérifia qu'il n'avait pas été atteint, puis il posa l'arme sur un angle du bureau et se dirigea vers le tableau commandant la climatisation, près de la porte d'entrée, tout en regardant sa montre. Il était vingt et une heures quinze. Il mit le chauffage en position « hors gel », programmant pour sept heures le lendemain matin la remontée à une température normale.

Il se dirigea ensuite vers la fenêtre qu'il ouvrit en grand après avoir pris la précaution de fixer les rideaux en les glissant derrière le convecteur électrique qui en occupait toute la largeur. Ainsi, ils ne risquaient pas de remuer sous l'effet du vent et personne ne pourrait, de l'extérieur, avoir le regard attiré par leur ondulation. Il s'était aussi assuré avant d'ouvrir que personne ne passait sous la fenêtre. La vague de froid le frappa au visage.

Il revint vers le bureau. Le corps n'avait pas bougé. Les tremblements avaient cessé. Le sang coulait toujours de la blessure, mais ce n'était plus qu'un mince filet qui glissait le long de la joue et allait se perdre à l'intérieur du col du chemisier. En prenant d'énormes précautions pour ne pas marcher dans le sang qui recouvrait l'épaisse moquette, il reprit le revolver posé sur le bureau et, se baissant, le mit dans la main droite de la morte qui pendait le long de l'accoudoir. Saisissant l'index, il l'appuya sur la détente. Une balle vint se loger dans la moquette. Reprenant l'arme en remuant le moins possible le bras inerte, il enleva le silencieux, le roula dans la feuille blanche qu'il venait de reprendre sur la vitre de la photocopieuse, et le glissa dans la

LA LOI DU BOOMERANG

poche de son pardessus. Puis il laissa tomber l'arme sur le sol, sous la main ouverte, au milieu de la flaque de sang.

Il se recula de quelques pas et observa la scène avec attention. Il vérifia d'abord qu'il n'avait laissé aucune trace de pas sur le sang qui commençait à coaguler. Rassuré, il observa ensuite la position du corps, puis celle de la main, et jugea crédible l'endroit où était tombé le revolver. Marchant le plus loin possible du bureau, il en fit le tour et parcourut de nouveau la scène du regard.

Il semblait difficile de ne pas croire à un suicide. Les traces de brûlure sur la tempe prouvaient que le coup avait été tiré à bout touchant ; le second coup de feu, que l'on croirait avoir été tiré par une crispation du doigt, avait déposé suffisamment de poudre sur la main pour que tout le monde soit convaincu que la femme avait tiré. De plus, l'arme lui appartenait. Elle était inscrite dans un club de tir et elle la possédait depuis longtemps en toute légalité. Quant au silencieux, elle l'avait acheté quelques années plus tôt, uniquement par curiosité puisqu'elle n'en avait nul besoin, dans une petite armurerie, lors d'un voyage aux États-Unis, et personne ne connaissait son existence. L'arme, le silencieux et les munitions, étaient toujours rangés dans le tiroir du bas de son bureau, certes en permanence fermé à clef, mais l'homme n'avait eu aucune difficulté à s'en emparer lors de sa dernière visite.

Le meurtrier fit le tour du bureau et entreprit de ranger dans la chemise cartonnée ouverte les documents que l'avocate était en train d'étudier lors de son arrivée, à l'exception de deux feuilles éclaboussées par le sang. Il eut un sourire en constatant qu'il s'agissait de deux lettres publicitaires qui n'avaient donc rien à voir avec le dossier sur lequel elle travaillait. Ainsi, le fait qu'elles ne soient pas rangées n'avait rien d'anormal.

LA LOI DU BOOMERANG

Après s'être assuré qu'il n'avait oublié aucun document, il referma la chemise, mais sans attacher la sangle, et la posa devant le tas de classeurs occupant un angle du bureau. Il rangea soigneusement tous les objets se trouvant derrière le sous-main, posant l'agrafeuse dans un tiroir ouvert, alignant les stylos dans un vieux plumier situé près du téléphone, glissant dans la corbeille destinée au courrier les quelques enveloppes qui traînaient encore. Le bureau méticuleusement rangé, à l'exception des deux feuilles sans importance, pouvait laisser supposer que la femme, qui était réputée pour son goût de l'ordre, avait accompli cet ultime rite avant de se donner la mort.

Son observation terminée, l'homme se dirigea vers la photocopieuse, prit sur la rampe de sortie la feuille blanche qu'il venait d'imprimer et, ouvrant le tiroir, la redéposa sur le paquet de feuilles vierges. Puis il retourna près du panneau de régulation de la climatisation et vérifia la température qui avait déjà baissé de deux degrés.

Il retourna devant le bureau, saisit l'une des deux chaises qui lui faisaient face et sur lesquelles s'asseyaient habituellement les clients de l'avocate, et s'installa. Il boutonna son pardessus et en remonta le col après avoir glissé dessous les deux extrémités de son écharpe.

Il attendit, immobile, les mains toujours gantées dans les poches, respirant calmement, ne semblant nullement troublé par ce qu'il venait de faire. Il resta ainsi près d'une demi-heure, totalement immobile, le regard braqué vers la fenêtre, puis il se leva de nouveau et retourna vérifier le thermomètre qui indiquait dix-sept degrés, au lieu des vingt et un régnant dans le bureau lors de son arrivée.

Il retourna s'asseoir d'un pas tranquille et attendit, toujours aussi calme.

LA LOI DU BOOMERANG

Il fut soudain pris d'un frisson, se leva, vérifia encore une fois la température qui était tombée à douze degrés. Il alla fermer la fenêtre après s'être assuré qu'aucun bruit ne montait de la rue. Il remit les rideaux dans la position où ils étaient lors de son arrivée et plongea machinalement le regard vers le sol.

L'heure de remise en température que l'homme avait programmée ferait que tout serait redevenu normal et que le bureau aurait retrouvé sa chaleur habituelle le lendemain matin à neuf heures, heure qu'il savait être celle à laquelle arrivait la secrétaire de l'avocate. Partant du principe que la température était restée la même toute la nuit, et rien ne leur permettrait d'en douter, les enquêteurs seraient conduits, compte tenu de la température du corps, à situer l'heure de la mort nettement plus tôt dans la soirée.

Il sourit en se disant que si tous les criminels connaissaient les méthodes des enquêteurs, il y aurait beaucoup plus de crimes parfaits et moins de travail pour les avocats.

Il avait même pris la précaution, quelques jours plus tôt, de tracer sur une photocopie du *nomogramme de Henssge*¹ les graphiques lui donnant les écarts de température interne du corps en fonction de la température ambiante. Ses calculs lui avaient montré que le légiste serait conduit à situer la mort dans une fourchette ne pouvant en aucun cas être postérieure à vingt heures alors que les nombreuses personnes auprès desquelles il avait passé quelques instants, jureraient l'avoir vu jusqu'à vingt-heures trente. Il savait également que les autres méthodes utilisées par le légiste pour déterminer l'heure de la mort, rigidité

¹ Méthode de détermination de l'heure de la mort par la température interne du corps.